Centre dramatique
national
de Saint-Denis

DIRECTION
JULIE DELIQUET

Odile et l'eau

TEXTE, CONCEPTION ET JEU **Anne Brochet**

COLLABORATION ARTISTIQUE ET CHORÉGRAPHIE **Joëlle Bouvier**

© Pierre-Alain Giraud

Du 17 au 27 novembre 2022

Relations Presse
THÉÂTRE GÉRARD PHILIPE
Nathalie Gasser 06 07 78 06 10
gasser.nathalie.presse@gmail.com

www.
theatregerardphilipe
.com

Odile et l'eau

DU 17 AU 27 NOVEMBRE

du lundi au vendredi à 20h, samedi à 18h, dimanche à 15h30
Relâche le mardi
DURÉE : 1H15 - Salle Mehmet Ulusoy

TEXTE, CONCEPTION ET JEU **Anne Brochet**
CHORÉGRAPHIE ET COLLABORATION ARTISTIQUE **Joëlle Bouvier**

COLLABORATION ARTISTIQUE **Elsa Imbert**
SCÉNOGRAPHIE **Zoé Pautet**
LUMIÈRE **Philippe Berthomé**
MUSIQUE **Noé Elmaleh**
VIDÉO ET SON **Pierre-Alain Giraud**
COSTUMES **Anne Autran**
RÉGIE GÉNÉRALE **Louisa Mercier**
LE DÉCOR A ÉTÉ RÉALISÉ DANS LES ATELIERS DU THÉÂTRE GÉRARD PHILIPE, SOUS LA DIRECTION DE
François Sallé.

PRODUCTION DÉLÉGUÉE Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis.
PRODUCTION Théâtre National de Strasbourg ; MC2: Maison de la Culture de Grenoble, scène nationale ; Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis
AVEC LA PARTICIPATION ARTISTIQUE du Jeune Théâtre National

AUTOUR DU SPECTACLE

DIMANCHE 20 NOVEMBRE : rencontre avec l'équipe artistique à l'issue de la représentation
SAMEDI 26 NOVEMBRE : un après-midi en famille, à 16h toute la famille assiste à *L'Éloge des araignées* ; **à 17h** discussion « Derrière le rideau » ; **à 18h** pour les parents : *Odile et l'eau* et pour les enfants : atelier théâtre ; **à 20h** dîner en famille au restaurant du théâtre

DATES DE TOURNÉE

→ Du 2 au 10 février 2023 au Théâtre National de Strasbourg

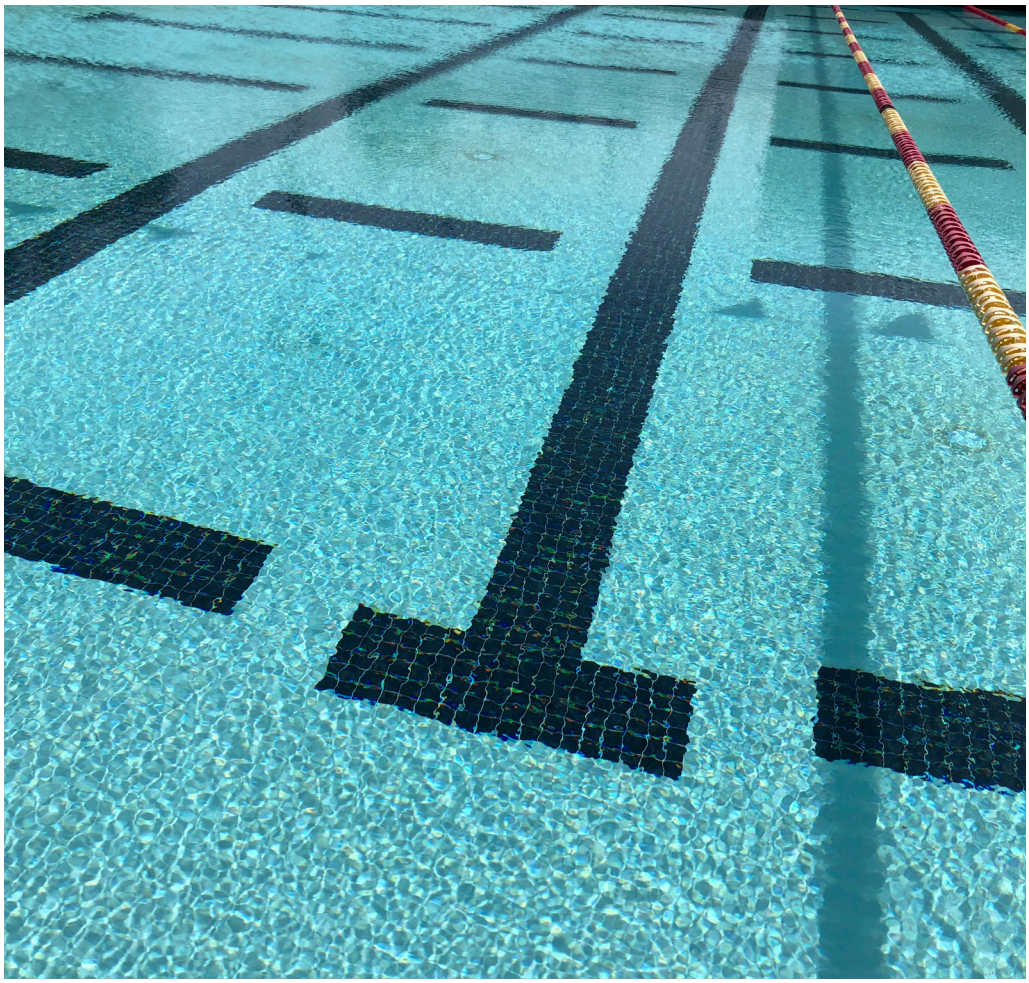
INFORMATIONS PRATIQUES

Tarifs : de 6€ à 23€
Navette retour vers Paris du lundi au vendredi, le jeudi à Saint-Denis
Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis
59, boulevard Jules Guesde 93200 Saint-Denis
Billetterie : 01 48 13 70 00
www.theatregerardphilipe.com / reservation@theatregerardphilipe.com

En quelques mots

Odile, héroïne ordinaire et solitaire, nous convie à sauter dans l'eau du grand bassin d'une piscine municipale et à la suivre dans son couloir de nage. À travers différents motifs : la géographie et l'architecture des lieux, le mouvement des corps des nageurs qui l'environnent ou encore les sensations que le contact de l'eau provoque en elle - se dessine tout un paysage peuplé d'une faune étrange. « Homme Hippocampe », « Ciseau des eaux », « Athlète crocodile », loutre et autres planctons s'ébattent dans un monde qui n'est pas sans évoquer nos propres origines. Cousu d'impressions fugaces entremêlées de souvenirs souvent drôles et tendres, le texte nous renseigne par petites touches sur l'intériorité de cette femme à une période charnière de son existence.

Autrice de plusieurs romans publiés aux éditions du Seuil, *Odile et l'eau* est le premier texte d'Anne Brochet écrit spécifiquement pour le plateau, un seule-en-scène chorégraphique et poétique qu'elle interprète elle-même.



© Pierre-Alain Giraud

Entretien avec Anne Brochet

Odile et l'eau est votre premier texte pour la scène. Comment s'est fait ce passage à l'écriture pour le théâtre ?
L'écriture a toujours été pour moi une expérience très physique mobilisant tout le corps. Mais écrire à propos de cette piscine fut encore plus physique que tout ce que j'avais expérimenté jusque-là, dans mes romans ou mes récits. Raconter cette histoire me donnait envie de bouger et c'est donc au cours du travail que m'est venue l'idée de porter ce texte sur un plateau de théâtre et de l'interpréter.

Quel a été le processus d'écriture de ce texte qui semble d'inspiration autobiographique ?
J'avais en tête une référence, un livre d'Annie Ernaux qui m'avait beaucoup touchée il y a quinze ans : *Regarde les lumières mon amour*, où elle tient une forme de journal de la vie dans un supermarché à Cergy. À l'époque cela m'avait donné envie de faire la même chose avec la piscine. Je trouvais cet endroit tellement étrange, il s'y passait tellement de choses. Mais je n'avais jamais le temps. Lorsque enfin j'ai pu me libérer pendant deux mois d'été, je suis allée tous les jours à la piscine de L'Isle-Adam où j'habite : je nageais une demi-heure et ensuite j'écrivais tout ce qu'il s'était passé : ce que j'avais senti, ce à quoi j'avais pensé, qui nageait, quels corps je croisais… C'était un rapport très précis qui finit par faire trois cents pages ! J'ai commencé à élaguer dans l'idée d'en faire un journal intime. J'ai travaillé ensuite avec Joëlle Bouvier qui m'a aidée à m'éloigner de moi, à construire la dramaturgie et à ajouter du suspense, du mystère.

Quelle est finalement la part d'invention dans le texte ?
Franchement je ne sais plus et ça ne m'intéresse pas trop. J'ai souvent écrit à partir de moi mais en me relisant, ce n'est pas moi que je retrouve et c'est très bien ainsi. J'ai le sentiment qu'on a beau parler de soi, finalement on n'y arrive jamais vraiment. Il existe toujours une sorte de malentendu et de rêverie autour de qui on est vraiment. J'ai donc voulu construire un personnage auquel j'ai cherché un prénom : j'ai tourné un temps autour d'Ondine puis je me suis souvenu d'une petite fille qui s'appelait Odile, dans le cours de danse où j'allais enfant.

Comment qualifier l'expérience sociale de la nage dans une piscine municipale ?
La piscine est un lieu de communion, avec l'élément originel et avec tous les autres corps rassemblés dans un même rectangle. D'ailleurs Odile parle, un dimanche, de son impression d'être dans un bénitier géant ! Cette communion n'existe pas forcément à la mer où l'on saute dans les vagues, où l'on joue au ballon, où l'on peut nager loin… sans être réunis. La piscine municipale est un lieu de partage obligé, même si parfois ça bouchonne et qu'il y a des crispations. Il n'y a pas plus intime que d'être en maillot de bain avec des inconnus en maillot de bain eux aussi. D'un autre côté, on a beau être performant, tout le monde s'en fiche. Ce bassin, rempli de cette eau qui a, à la fois un pouvoir salvateur et mortel - car on ne sait pas respirer sous l'eau, est un endroit mystérieux finalement.

Que produit la nage dans le corps ?
Ce qui est intéressant, c'est de voir comment la tête lâche, comment on est traversé par des choses oubliées, comment la pensée devient libre : j'adore ce phénomène du rêve éveillé. Le corps dans l'eau est

soulagé, il devient léger, les os n'existent quasiment plus. Entouré par la douceur de l'eau, c'est comme si on s'oubliait pour être enfin soi. Le corps s'abandonne : semblable aux autres, il n'est plus embarrassé par des obligations de tenue, de posture ou d'assise. Il devient le champ de sensations primitives qui ne sont ni la jouissance, ni la caresse, mais que je trouve belles et rassurantes dans les temps compliqués qui sont les nôtres.
Cette impression de redevenir infini, ou infiniment petit, est très rare dans nos vies. Peut-être nous rappelle-t-elle à nos origines, comme une invitation à l'humilité ?

Comment avez-vous travaillé avec Joëlle Bouvier ?
J'ai su assez tôt que je voulais collaborer avec un ou une chorégraphe. Quand j'ai senti que mon travail d'écriture avait besoin, pour avancer, d'entrer en dialogue avec quelqu'un, je lui ai proposé de lire le texte et de me dire si des choses lui parlaient - alors qu'elle a horreur de la piscine et n'avait aucun fantasme sur le sujet. Nous nous sommes retrouvées trois jours pour travailler sur une page. Après quoi, on savait qu'on était faites pour s'entendre sur ce projet.
On a exploré d'abord les mouvements du Nô, pour trouver quelque chose de pur, de minimaliste. Joëlle Bouvier ne voulait pas me faire danser, elle voulait des gestes justes et appropriés pour chaque mot. Il s'agissait de me faire bouger sur un plateau avec mes moyens à moi, avec mon âge. On a cherché aussi du côté du clown. Au début du processus d'écriture du personnage d'Odile, j'ai pensé à Zouc, l'humoriste, ainsi qu'à Auguste, le clown blanc. Par la suite quelque chose de ces images-là est resté en moi.
Il n'y a pas d'esthétisme chorégraphique ni de mime. Les mouvements résultent d'un mélange entre mon expérience et l'univers de Joëlle Bouvier. Un jour, je l'ai emmenée à L'Isle-Adam pour lui montrer mes exercices. Elle a enregistré tout ça et ensuite on est tombé d'accord sur des gestes qui l'intéressaient et me parlaient aussi.

Quels autres outils scéniques avez-vous choisis ?
Au départ je voulais de la vidéo au sol, comme un bassin des souvenirs. J'ai rassemblé beaucoup d'images qu'on a essayées et triées : des images en noir et blanc de mon grand-père ou de mon père enfant et d'autres que j'ai filmées, qui accompagnent de façon onirique certains moments de la narration : des peupliers ou un poisson de l'aquarium du Trocadéro, la mer, des étincelles sur l'eau…
La bande-son est constituée par la musique que mon fils a composée quand il avait 18 ans, à l'époque où il voulait devenir musicien. Cela m'émeut qu'il m'accompagne ainsi dans ce spectacle.

Quels sont les défis de ce seul en scène ?
Je n'ai pas de problème avec la question de la parole intime car je n'ai vraiment pas l'impression de me livrer. C'est plutôt un défi corporel qui m'intéresse, avec la nécessaire dissociation entre les gestes et la parole, et un défi d'endurance : un investissement physique et mental d'une heure quinze. Au théâtre, j'aime sortir d'une représentation fatiguée. Ici c'est bien le cas ! J'aime l'idée de parler avec mon écriture à des gens que je peux regarder et la gageure principale, c'est que tout le monde puisse se reconnaître dans tel ou tel moment de cette histoire, au niveau quotidien comme au niveau cosmique.

Propos recueillis par Olivia Burton, août 2022

Notes d'intention

« Ce que je veux dans ma vie présente, c'est pouvoir faire de beaux crawls, toniques, filiformes et très silencieux. C'est ce que j'aime le plus, quand ils sont muets. Précis et détachés. Un idéal de moi-même. J'y arriverai. J'ai tout l'été. »

UN JOURNAL DE BORD DE PISCINE

J'ai vécu, comme presque tout le monde, l'expérience de la piscine municipale, et ce, depuis l'enfance, depuis l'école primaire. Elle nous est à tous familière. Elle est inscrite dans notre mémoire pérenne. J'ai eu des enfants et des mercredis après-midi à les occuper, à les dépenser, à les épuiser. À Paris, je vivais devant une piscine. Ça se disputait beaucoup dans les lignes de nage. Je n'y allais guère seule, je préférais le bassin « libre ». Et puis nous avons déménagé…

Un jour que je me trouvais dans les vestiaires d'une autre piscine, celle de ma petite ville de banlieue, j'ai imaginé tenir un journal de bord de piscine. J'ai mis des années à m'y atteler. Et puis un après-midi d'été, je suis allée faire des longueurs, dans la perspective d'y retranscrire tout ce que j'aurais vu et éprouvé. Chaque séance d'une heure donnait lieu à deux heures d'écriture fiévreuse, tant il se passait de choses dans les plus petits détails que je voulais consigner le plus scrupuleusement possible. Nager et écrire ce que j'avais nagé.

© Pascale Cholette

MONTRER L'HISTOIRE D'UN CORPS

À la piscine, j'aime que tout le monde donne son corps à voir dans sa banalité. Mêmes les corps les plus « beaux » sont banals. Mais c'est aussi là que chacun est unique. C'est le dépouillement du corps qui veut ça. On ne peut plus se cacher derrière les uniformes que la société libérale impose. À la rigueur, on peut porter un maillot à motifs, mais c'est ce qui est le plus transgressif.
Ce sont les règles d'hygiène de la piscine municipale qui veulent ça. On peut essayer de plaire, mais quelque chose de fragile plane qui fait qu'on ne peut pas vraiment séduire dans l'eau municipale. On séduit dans les vestiaires, quand on montre son déguisement de la vie normale.

Le corps, c'est ce qui en nous éprouve la vie. C'est aussi ce qu'on voit en premier chez l'autre. Surtout à la piscine… Tel un pont-levis entre l'acteur et le spectateur, le corps est ce qui permet de faire circuler les émotions, de les véhiculer. Un corps nu ou presque ne peut rien cacher. Comme à la piscine, le corps de l'acteur se laisse regarder pour que le spectateur puisse éprouver les affects dans sa propre chair. D'où mon désir d'un corps spectaculaire, offert sur le plateau, mis à disposition des regards, protégé par le seul artifice d'un maillot de bain. Un peu comme quand j'étais enfant et qu'il fallait bien montrer mon corps dans son humilité aux autres camarades… La même fragilité. Le même non-choix. Pas de mots d'excuse pour les acteurs !

© Pascale Cholette

© Pierre-Alain Giraud

INTIMITÉ

Cette manière d'aborder le récit par le biais du physique, du sensoriel, a été fondamentale pour moi. J'ai eu par ailleurs envie de raconter l'histoire très intime d'une femme seule et sans travail. Ses enfants ont grandi et elle n'a plus d'homme dans sa vie. Les spectateurs découvrent qu'elle a également perdu sa mère.
Au bout de ses longueurs, cette femme va finir par vivre une renaissance. Elle va retrouver sa foi en l'amour, sa foi tout court, sa foi en elle-même.
Cela a été un grand apaisement quand j'ai compris que je devais faire un spectacle de mes expériences passées et créer un personnage. Un autre, quand j'ai réalisé que j'avais écrit dans le but de vivre une expérience physique sur scène.

SE JETER DANS LE GRAND BAIN !

Jouer au théâtre, c'est une traversée de bassin, c'est flirter avec l'endurance et le point de bascule, avec l'émotion du rythme parfait jusqu'à la culbute nautique. Celle qu'on guette quand on crawle, qu'on mesure et qu'on appréhende, qui est excitante, qui n'est jamais parfaite, qu'on refera mieux à la prochaine longueur, comme on fera mieux à la prochaine représentation, toujours unique. Et pourtant les culbutes, comme les représentations théâtrales ne se ressemblent-elles pas toutes à l'œil nu ?

UN TRAVAIL À PLUSIEURS MAINS

C'est alors que j'ai pensé à Joëlle Bouvier que j'avais rencontrée sur un plateau de cinéma. Je connaissais son travail de chorégraphe. Nous nous sommes données rendez-vous pendant quelques jours autour de mon texte. Son énergie, sa vivacité, son acuité à comprendre ce que je voulais faire partager, son côté clown aussi, clown rouge, allait bien avec le clown blanc tapi en moi, tout cela m'a convaincu que Joëlle Bouvier était la personne avec qui m'associer.

« ODILE… »

J'ai dit à Joëlle Bouvier que mon personnage s'appellerait « Odile », que c'était un clin d'œil à *Ondine*, la pièce de Jean Giraudoux que toutes les jeunes actrices rêvent d'interpréter. Plus âgées, d'aucunes ne voudront incarner mon Odile ? C'est aussi un hommage au peintre Odilon Redon et à son univers onirique. Joëlle m'a répondu : « Formidable, c'est le prénom du cygne noir dans *Le Lac des Cygnes* ! ».

« … ET L'EAU » !

L'eau, la mère, la maternité, le monde utérin, le monde d'avant, le monde antédiluvien… quand nous venions tous de l'eau. Que nous soyons constitués d'eau et de poussière d'étoiles est très réconfortant, je trouve. Cela donne accès à une humilité qui, hélas, fait défaut à notre humanité. Sans le plancton marin, la terre serait inhabitable. Nous devons nos vies à ces algues microscopiques car la moitié de l'air que nous respirons vient d'elles. J'aurais aimé appeler mon spectacle *Hymne au plancton*, mais ça n'aurait sans doute pas été très fédérateur !

Ma mère était professeure de sciences naturelles et de sciences physiques. Son univers était un doux mélange de foi religieuse cartésienne et de fatalisme chromosomique (comme quoi, ça peut exister !). Je me souviens avoir été fascinée par ce qu'elle pouvait m'enseigner sur nos origines.

FUSIONNER

J'écris depuis une bonne vingtaine d'années. Des nouvelles, des romans, des recueils de photographies ont été publiés aux éditions du Seuil pour la plupart. Je me suis dit qu'il était temps d'aller frotter mon écriture à un plateau de théâtre, en actrice que je suis. Qu'il était temps de fusionner. *Odile et l'eau* est né de cette volonté de tout réunir.

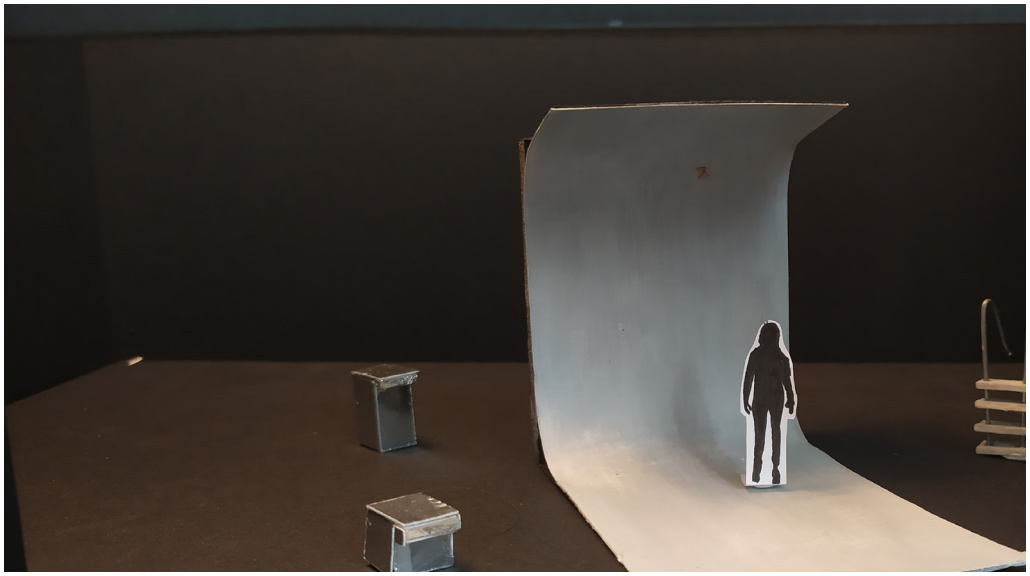
Anne Brochet, texte, conception et jeu

© Anne Brochet

En me proposant de l'accompagner sur la création de son prochain spectacle, Anne Brochet fait le choix de mettre le corps au centre de cette aventure.
Choisir une chorégraphe pour construire pas à pas, le parcours d'Odile son héroïne, à la fois son parcours physique, mais également sa trajectoire émotionnelle, c'est aussi faire une place à l'abstraction poétique propre au langage de la danse, et aux images sans paroles, qui seront comme les échos silencieux du texte narratif.
Pour ce seule-en-scène, nous chercherons une écriture qui soit sans rupture entre l'intensité et la justesse du texte, et la densité d'un corps précis et poétique, toujours étroitement lié l'un à l'autre.

Joëlle Bouvier, chorégraphie

© Pierre-Alain Giraud



© Zoé Pautet

L'espace minimaliste d'*Odile et l'eau* est une plongée au fond de la piscine. Un long couloir se transforme en vague et devient le support des rêveries et des images fantasmées.
Le fond du bassin est un lieu d'utopie, le carrelage froid que l'on observe en nageant sous l'eau est l'écran de projection des souvenirs et de l'imagination.
En se laissant dériver, il est alors possible de sortir de l'espace contraint du couloir de nage pour s'évader dans l'espace des rêves.

Zoé Pautet, scénographie

Extrait du texte

27 JUILLET

J'arrive pour l'ouverture des portes.
Zéro baigneurs !!!
Vite. Vite. Me changer. Casier 74, âge de la mort de ma mère.
Vite, sous la douche. Je la vois : cette beauté de surface immobile.

On dirait qu'elle s'est solidifiée pendant la pause déjeuner. Une piscine publique vide, c'est une vision des plus émouvantes que je connaisse, ça me touche plus qu'un lac ou qu'un océan. Une piscine vide de nageurs, c'est comme une mère qui se repose après avoir tout donné.

Les bouchons flotteurs, assommés par les nageurs du matin, appréhendent déjà le nouvel arrivage.
Les surveillants attendent, comme les bouchons, ou plutôt non, comme des spectateurs devant un rideau baissé. Alors pendant ce temps-là, ils bavardent. J'avance avec mes palmes sous le bras et mes lunettes déjà ventousées. Les maîtres se taisent et me fixent. (Difficulté à dire bonjour) Je voulais être actrice pour qu'on me regarde et qu'on ressente mes émotions. Alors je laisse faire les maîtres, qu'ils me regardent et qu'ils éprouvent en eux-mêmes le plaisir de mon corps glisser le long de la bordure et casser la ligne immaculée.
Ô joie d'être la première. Ô privilège unique.

Mon cœur bat souplement. Aucune eau ne pénètre mes yeux. Je pars vers les rayons du soleil en forme de serpentins. À travers les baies vitrées, les cimes des peupliers m'encouragent comme de vrais amis. Ah oui les amis, tous ces amis, si occupés et qui adorent dire : « *désolé mais en ce moment, j'ai la tête sous l'eau* », ils ne savent pas de quoi ils parlent, non. Parce qu'avoir la tête sous l'eau, c'est être tellement perdu, tellement seule, que oui, on se met la tête sous l'eau pour ne pas crever.
Je préfère compter sur des peupliers.

De l'autre côté des bouchons, dans le bassin libre, un duo de vieux messieurs brasse, la tête hors de l'eau. Ils me rappellent ma mère qui ne supportait pas de sentir de l'eau sur sa tête, à cause d'un traumatisme de leçon de natation quand elle était enfant. Depuis elle nageait avec méfiance. Une légère grimace marquait son visage, un mélange de plaisir enfantin et d'angoisse profonde.

L'expression sur le visage de Nicolas quand je lui ai dit que je ne trouvais plus son maillot de bain : une incrédulité d'enfant et un désespoir infini.
Où est-ce que je l'ai caché son maillot de bain, je ne l'ai toujours pas retrouvé...

L'équipe artistique

Anne Brochet

Texte, conception et jeu

Anne Brochet est actrice, réalisatrice et écrivaine. Elle fait ses débuts au théâtre dans *La Hobereaute* (1986) de Jacques Audiberti, puis joue notamment sous la direction d'Arthur Nauzyciel dans *L'Image* (2006), de Lambert Wilson pour *La Fausse Suivante* de Marivaux (2010) et de Pascal Rambert pour *Architecture*, créé au Festival d'Avignon 2019. En 2022, elle joue dans le nouveau spectacle d'Arnaud Meunier, *Tout mon amour* de Laurent Mauvignier.

Au cinéma, elle tourne avec Claude Chabrol dans *Masques* (1987 ; nomination au César du meilleur espoir féminin) ; avec Jean-Paul Rappeneau dans *Cyrano de Bergerac* (1990, nomination au César de la meilleure actrice) ; mais aussi avec Alain Corneau dans *Tous les matins du monde* (1991, César du meilleur second rôle féminin).

En parallèle de ses activités de comédienne, Anne Brochet publie aux éditions du Seuil : *Si petites devant ta face* (2001) ; *Trajet d'une amoureuse éconduite* (2005) ; *La Fortune de l'homme et autres nouvelles* (2007) ; *Le Grain amer* (2015). Son dernier roman *La Fille et le rouge* est paru en 2019 aux éditions Grasset.

Par ailleurs, elle réalise en 2013 *Brochet comme le poisson*, un documentaire diffusé sur Arte et en 2022, son deuxième film, *La Mouette et le chien*.

Joëlle Bouvier

Collaboration artistique et chorégraphie

Joëlle Bouvier crée en 1980, avec la complicité de Régis Obadia, la compagnie L'Esquisse. Entre 1986 et 2003, elle dirigera successivement le Centre Chorégraphique National du Havre (1986-1992), puis le Centre National de Danse Contemporaine à Angers (1992-2003).

En 2003, la collaboration artistique avec Régis Obadia prend fin. À partir de cette date, elle quitte le Centre National de Danse Contemporaine d'Angers et crée régulièrement des spectacles pour des grandes compagnies de ballets en France et à l'international (Nancy, Genève, Basel, Séoul, Sao Paulo…)

Parallèlement à son travail de chorégraphe, elle réalise plusieurs courts-métrages et divers clips vidéo. Elle a reçu une Victoire de la musique pour sa réalisation du clip vidéo de *Casser la voix* de Patrick Bruel.

En 2015, elle a reçu, le grand prix de la critique pour sa création *Tristan et Isolde. Salue pour moi le monde !*, sur la musique de Richard Wagner, et a été promue au grade d'officier dans l'ordre des Arts et Lettres.

Elsa Imbert
Collaboration artistique

Elsa Imbert collabore régulièrement avec le metteur en scène Arnaud Meunier avec qui elle entretient une véritable fidélité. Au théâtre, elle l'accompagne sur la création de *Chapitres de la chute, Saga des Lehman Brothers* de Stefano Massini, de *Retour au désert* de Bernard-Marie Koltès, de *Truckstop* de Lot Vekemans, de *Je crois en un seul dieu* de Stefano Massini, de *J'ai pris mon père sur mes épaules* de Fabrice Melquiot, de *Candide* de Voltaire, créé en octobre 2019 et actuellement en tournée, et plus récemment de *Tout mon amour* de Laurent Mauvignier. Elle travaille également comme comédienne et collaboratrice artistique auprès d'autres metteurs en scène, comme Benjamin Lazar (*Egisto* de Francesco Cavalli représenté au Théâtre National de l'Opéra Comique, *La la la*, un opéra en chansons créé au Théâtre de Suresnes Jean Vilar).

Elle est par ailleurs autrice de quatre pièces : *Mademoiselle Y*, *Garçonne*, *Petits Frères* et plus récemment *Helen K.*, une pièce pour le jeune public, adaptée en langue des signes française.

Zoé Pautet
Scénographie

Zoé Pautet commence sa formation à l'École Nationale Supérieur d'Arts de Paris-Cergy dont elle sort diplômée en 2016. Elle y développe un travail théâtral, chorégraphique et d'écriture.

Elle se forme ensuite en scénographie à La Sorbonne Nouvelle - Paris 3 et intègre en 2017 l'Académie de la Comédie-Française en tant que scénographe. Elle assiste Éric Ruf sur différents projets, dont *Fanny et Alexandre* (2019), mis en scène par Julie Deliquet. Après cette première rencontre avec Julie Deliquet, elle co-signe les scénographies de plusieurs de ses spectacles : *Un conte de Noël* d'Arnaud Desplechin (2019), *Le ciel bascule* (2020) et *Huit heures ne font pas un jour* d'après Rainer Werner Fassbinder (2021). En 2022, elle crée la scénographie de *Caillou*, d'après le texte de penda Diouf, mise en scène par Magaly Godenaire et Richard Sandra au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis.

Également interprète, elle crée en 2019 la compagnie La Verbe, avec Théo Hillion et Zoé Philibert, et joue dans divers projets théâtraux, chorégraphiques ou performatifs.

Philippe Berthomé
Lumière

Formé à l'École du Théâtre National de Strasbourg, Philippe Berthomé crée les lumières pour des spectacles au théâtre et à l'opéra depuis trente ans. Il collabore régulièrement avec Stanislas Nordey, Jean-François Sivadier, Éric Lacascade et dernièrement Marie-Ève Signeyrole. Il a travaillé notamment à l'Opéra Bastille, au Palais Garnier, au Covent Garden, au Palais des Papes, à l'Archevêché d'Aix-en-Provence, au Théâtre National de Chaillot et celui de l'Odéon. Il a signé les éclairages de plus de cent-cinquante spectacles.

Il éclaire également des projets plus diversifiés comme les derniers concerts de Jane Birkin, les fêtes maritimes de Douarnenez, la

Cathédrale d'Angers et récemment les salles de restaurant de la nouvelle « Maison Troigros » et du « Coquillage » de Monsieur Roellinger.
Suite à une résidence « Villa Médicis hors les murs » à l'école de verre de Murano, il souffle et fabrique ces propres « ampoules » électriques qui ont été exposées à l'Opéra de Montpellier, au Festival d'Aix-en-Provence, à la Biennale de Venise et actuellement au Théâtre National de Strasbourg ainsi qu'au musée de la Cristallerie Saint-Louis.

Pierre-Alain Giraud

Son et vidéo

Résidant entre la France et l'Islande, Pierre-Alain Giraud est réalisateur et monteur, diplômé de l'école nationale supérieure d'arts et métiers et de la London Film School.

En 2021, il est lauréat de l'aide au parcours d'auteur du CNC. Il coréalise avec Anne Brochet un long métrage de fiction, *Pas de cran, pas de gloire*, sélectionné aux Rencontres du 7e Art de Lausanne en 2022.

Il réalise avec Antoine Viviani, *Solastalgia*, expérience immersive sélectionnée au Festival de Sundance 2020, puis présentée à la Galerie Nationale islandaise.

Il réalise les images et le montage vidéo pour l'adaptation au théâtre du roman *L'Empire des lumières* mis en scène par Arthur Nauzyciel. À partir de celles-ci, il réalise aussi un court-métrage sélectionné dans plusieurs festivals internationaux.

Leur collaboration continue en 2018, puisqu'ils conçoivent avec Valérie Mréjen une adaptation pour le théâtre de *La Dame aux Camélias*, dont il réalise aussi les films projetés sur scène lors des représentations. En 2018, il réalise aussi pour l'Iceland Dance Company un film dont Sigur Rós signe la musique originale.

Deux films d'animation réalisés avec Gabríela Friðriksdóttir ont été présentés aux Biennales d'art contemporain de Lyon et de Venise. Il réalise un documentaire et plusieurs clips pour le producteur de Björk, Valgeir Sigurdsson.

Anne Autran

Costumes

Après des études d'arts plastiques et une formation de licière auprès de l'artiste contemporain Jacques Daquin, elle découvre le métier de costumière en 1982, en participant à la création et la réalisation des costumes de *L'Énéide* de Denis Guénoun puis son chemin se partage entre le spectacle vivant et le cinéma, des périodes d'assistanat et de création. Elle signe les costumes des films *Sinon oui* de Claire Simon (1996), *Secret Défense* de Jacques Rivettte (1997), *L'Affaire Marcorelle* de Serge Le Perron (1999), *Avec tout mon amour* d'Amalia Escriva (2001), *Alésia, le rêve d'un roi nu* de Gilles et Christian Boustani (2010).

Elle assiste entre autres Élisabeth Tavernier, Pascaline Chavanne et Jürgen Doering sur des films d'Étienne Chatiliez, Raphaël Jacoulot, Philippe Le Guay, Benoît Jacquot, Roman Polanski, Pietro Marcello et Maïwenn. Avec le désir de retrouver le spectacle vivant, elle rencontre Patrice Cauchetier et devient son assistante sur plusieurs créations au théâtre et à l'opéra pour des mises en scène d'Alain Françon, Jean-Pierre Vincent, Yves Beaunesme, Catherine Hiegel et Jean-Marie Villégier pour *Atys.*

En 2010, elle signe la création des costumes de *La Maladie de la famille M.* de Fausto Paravidino au Vieux Colombier, puis avec Alain Françon, *Solness le constructeur* de Henrik Ibsen à La Comédie de Reims - CDN (2013) et *Les Gens* d'Edward Bond au Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis (2014), Michel Didym pour *Voyage en Italie* d'après Montaigne, Théâtre de la Manufacture, Nancy (2013) et *Le Malade imaginaire* de Molière, Théâtre de la Manufacture, Nancy (2015).

Depuis 2011, elle collabore régulièrement avec Arnaud Meunier, *11 septembre 2001* de Michel Vinaver, *L'Enfant et les sortilèges* de Ravel et Colette au Festival d'Aix-en-Provence (2012), *Les Chapitres de la chute* de Stefano Massini, *Ali Baba* de Charles Lecocq à L'Opéra Comique (2014), *Le retour au désert* de Bernard Marie Koltès, *Je crois en un seul dieu* de Stefano Massini, *J'ai pris mon père sur mes épaules* de Fabrice Melquiot, *Candide* d'après Voltaire et *Tout mon amour* de Laurent Mauvignier.